

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]

Autor(en): **Othon, de Grandson**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 35

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bein, ni cique des zôtrous; se fasâ rarament la mésoura, ye fasai soveint payi dou yadzou les pourrous gaillâs que l'avant trau bu; ye méclliavé prau d'Espagne à gaillâ pou dau vin dau pays quand n'avâ rein d'iguié pô les batzi. Sa fenna ne valiâ pas mî que li. Cei que sé resseimblîé, s'asseimblîé, qu'on dit adi per tzi no, et lé ma fai pas tant mau vretabliou. Enfin quié, po dei tât mauvais, cein étai pô su, vo poîédé comptâ déchu qu'allâvant rudameint bein einseimblîou.

On dzo que Toinon étai ein ribotte, cei que lai arrevavé bein choveint, surtôt lou delon, ye l'avei bu dou demi-litres que l'étan vûdious chu la trabllia, la carbatière de à son hounmou :

— As-tou remarqué que quand Toinon l'est saodl, ye vei droblîou; quand ye voudrei règlliâ, laisse-lei comptâ li-mîmou les demis que l'a bus.

— Va coumeint lai de, que répond lou carbatier.

Ao bet d'on momeint, Toinon que beinnavé, sé révéillé et rollié chu la trabllia ein demandeint guiérou ye dévessa.

— Guiérou ai-vo bu de demis, que l'ai fâ lou carbatier, d'on petit air bétion.

— Quatrou, que répond Toinon, que n'ein n'avâ bu quié dou, mâ qu'ein veiyai quatrou.

— Eh bin, à 50 centimes lou demi, c'ein fa dou francs, que dit lou carbatier.

Mâ Toinon que continuavé à véré droblîé, met on franc chu la trâbllia ein deseint :

— Patron, vouaite quié dou francs, payi-vo lardzemeint.

Vo zarai failu veiré la tita dou carbatier et dé sa critze dé fenna !

Vouaite ciaque que Marc à Louis l'a obllîâ de vo contâ demintze passâ.

MÉRINE.

A la foire.

A Bulle, un maquignon des plus mal élevés

Disait, certain jour, après boire :

« On ne voit sur le champ de foire,

» Que des cochons et des curés ! »

Un curé, qui l'entend, s'arrête pour lui dire :

— Vous êtes donc curé ? — Moi ! mais vous vou-

[lez rire...

— Alors, vous l'avez dit, monsieur le maquignon,

Vous êtes un

A. R.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

19

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique
du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE XV

UN CONVOI FUNÈBRE (suite)

EN même temps, il le frappe si rudement de la sienne, que le *dextrier* qui fléchit les jarrets, va frapper la terre de sa croupe. Othon passe alors la lance levée, il achève de fournir sa carrière, comme s'il eut emporté la *baguette* aux jeux d'un Tournois.

Les spectateurs applaudissent au triomphe de Grandson par des cris de joie; les trompettes l'annoncent par leurs fanfares: les gradins, la foule,

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Bonnes âmes.

L'HISTOIRE nous vient d'Amérique.

Un individu de mine patibulaire s'est présenté chez un homme qui passait pour très religieux, un clergyman même, à ce qu'on assure, en disant qu'il avait à l'entretenir d'une chose importante, et, après beaucoup de circonlocutions lui a fait cette déclaration :

— Je désire que vous m'aimiez.

Le Rev. a jeté un coup d'œil sur le personnage, qui le regardait d'un air langoureux, et a répété machinalement : « que vous m'aimiez ? »

— Oui, a repris le quidam, je vous adjure de m'aimer. Il est écrit que nous devons nous aimer les uns les autres. Moi, je me sens plein d'amour pour vous, votre devoir est de m'aimer de même.

Après une demi-minute de réflexion, le clergyman a répondu :

— En fin de compte votre demande est toute simple. Vous avez sans doute été longtemps un malheureux égaré; la grâce vous a touché et vous reconnaissez avoir un besoin spécial de l'amour. Soyez persuadé que mon amour fraternel vous est acquis.

Le visiteur s'est écrié :

— Vos paroles sont un baume. Je me sens déjà meilleur. Au nom de cet amour que vous assurez avoir pour moi, donnez-moi un dollar; Dieu vous le rendra au centuple.

Pendant quelques secondes, le Rev. a dévisagé le quémandeur d'un œil triste et pensif; puis, poussant un grand soupir, il a pris une boîte dans une armoire, en a retiré un dollar et le lui a donné.

Le vagabond a pris à peine le temps de remercier et a dégringolé l'escalier. Au coin de la rue, un autre rôdeur en guenilles l'a accosté :

— Hé bien ! ça a-t-il mordu ?

— *Splendid !* Vois plutôt : un dollar tout neuf; allons le laver.

L'autre paroissien a examiné rapidement le dollar et, jetant un regard de profond mépris sur son camarade, il a soupiré :

— Mais il est contrefait !

Après un nouvel examen de la pièce fautive, les deux individus se sont entre-regardés dans le blanc des yeux sans pouvoir exprimer les pensées qui se pressaient tumultueusement en eux.

Soudain, ils ont tressailli, entendant au-dessus d'eux une voix qui criait :

— On me l'avait donné à la quête de dimanche dernier.

toute l'assistance partage la victoire du héros.

Cependant, bientôt dégagé de son cheval abattu, Gérard est *en pied* sur l'arène : il fait flamboyer son épée, appelle à grands cris son adversaire, et lui reproche de fuir, ou de profiter d'un accident qu'il doit au hasard.

Grandson qui a mis pied à terre, paroît mépriser les invectives et la *jactance* de son ennemi; il vient à lui d'un air noble autant que calme, et pour toute réponse il met l'épée à la main.

Ici commence un combat, que les spectateurs contemplent en silence, et qui les glace de terreur. Mille coups partent, et sont parés avec la rapidité de l'éclair; chacun des combattants porte et repousse à la fois la mort; le feu jaillit de leurs armes; l'œil suit à peine leurs mouvements. Gérard s'abandonna à la fureur aveugle qui le transporte; Othon oppose à la force l'adresse, et tout le sang-froid du courage. Bientôt Gérard épuisé l'attaque avec moins de furie, alors le pressant à son tour, il le blesse à la hanche, dans l'instant où la violence d'un mouvement peu mesuré, laisse entrevoir le défaut de sa cuirasse.

Gérard pousse un cri de fureur; son sang coule à gros bouillons sur la terre, il recule un pas, et forcé de s'appuyer sur son écu qu'il sent prêt à lui échapper, il croit sa défaite consommée.

« Ange inextinguible...! s'écrie-t-il, en levant les yeux vers le ciel, te voilà vengé... »

C'en est fait d'Estavayer, et Grandson peut l'abattre d'un seul coup. Mais soit que ces mots

Et, levant les yeux, ils ont vu le Rev. qui les observait de sa fenêtre avec la physionomie grave et souriante d'un homme ayant quelque expérience du train-train de cette vallée de larmes.

Déception. — On ouvrait un testament. Chaque parent du défunt avait sa part et tous paraissaient plus ou moins contents.

Un seul des héritiers — le mieux partagé — allongea dans un coin un visage consterné et silencieux.

— Qu'avez-vous ? lui demande-t-on.

Pour toute réponse, l'héritier sort de sa poche un paquet de lettres soigneusement ficelé.

— Qu'est-ce que cela ?

— Ça, répond-il avec des larmes dans la voix, ce sont des lettres de lui, où il m'a promis vingt et cent fois de me donner tout.

— Allons donc !

— Oui, tout, tout, tenez, regardez au bas de chaque page avant la signature, ça y est en toutes lettres : *tout à vous*.

L'impôt sur les loyers.

Tous les Lausannois connaissent cet impôt-là et se souviennent des débats animés qu'il fit naître au Conseil communal. Peut-être ignorent-ils en revanche, que, s'il n'a été institué il n'y a pas bien des années, l'idée en avait germé depuis longtemps à l'Hôtel-de-Ville. Voici, en effet, ce que disait le *Nouvelliste vaudois*, dans son numéro du 22 janvier 1836 :

« La municipalité de Lausanne avait demandé au Conseil d'Etat l'autorisation de lever, pendant quelques années, un impôt sur les loyers, dans le but de se procurer une somme de 30,000 francs, qui est environ la moitié de la dépense nécessaire pour voûter le Flon, ce ruisseau infect qui traverse la ville dans une assez grande étendue.

» Le Conseil d'Etat a refusé, pour cette raison, entre autres, que les bourgeois de Lausanne reçoivent des distributions de bois pour une somme de 23,000 francs par année. »

Aux photographes amateurs. — La *Patrie suisse* prépare un « Album-Souvenir des manœuvres du 1^{er} corps d'armée. Elle serait fort reconnaissante aux photographes amateurs qui voudraient bien lui envoyer rapidement une épreuve de leurs clichés.

L'« Album » pourrait ainsi publier tel ou tel incident qui aurait échappé aux photographes professionnels qui seront envoyés sur le champ de manœuvres.

dictés par le délire ou le désespoir, rappellent subitement au vainqueur le dernier vœu de Catherine, soit que sa générosité ne lui permette pas de profiter de cet avantage, soit peut-être qu'il regarde le combat comme terminé, puisque Gérard, grièvement blessé, est en son pouvoir; il s'arrête, et baisse en terre la pointe de son épée.

En ce moment, les cris du peuple, les applaudissements de la cour, le bruit des fanfares, rament la fureur de Gérard, et lui font sentir toute la honte de sa défaite. Il se tient pour vaincu sans doute; aussi n'est-ce plus sa vie qu'il cherche à défendre, c'est celle d'un adversaire abhorré qu'il veut attaquer à tout prix : s'il ne peut lui arracher la victoire, il peut au moins l'entraîner avec lui dans la tombe. Qu'importe un titre de plus à la haine de ses semblables à qui va périr accablé de leur mépris ! Gérard veut porter la mort dans le sein de celui qui l'épargna tant de fois, qui l'épargne encore : il abandonne l'écu qui lui devient inutile, prend à deux mains son épée, et rassemblant ce qui lui reste de forces, s'élance pour frapper Grandson avant qu'il ait pu se mettre en défense. Ce coup terrible, en fracassant le cimier du héros, rompt les courroies de son casque, qui tombe et roule sur la poussière. Un si lâche abus de sa générosité semble alors l'animer d'une fureur égale à celle de son farouche adversaire; il le presse, le frappe à coups redoublés; il se précipite sur lui en se couvrant la tête de son écu.

Que dit le baromètre ?

DEPUIS quelques jours, on a installé sur la place St-François une colonne météorologique, due à la générosité de M. J.-J. Mercier. Les passants font cercle autour de cette colonne. Qui donc n'est curieux de savoir le temps qu'il fera ou le nombre de degrés de chaleur que nous avons ?

C'est le vendredi et le samedi, surtout, que la colonne a le plus de visiteurs. On y va comme jadis les anciens allaient aux oracles ; c'est elle qui décide si la course de montagne ou la partie de forêts, projetée pour le dimanche, aura ou non lieu.

Mais que de fois n'entend-on pas les gens maugréer après le désaccord du baromètre et de l'atmosphère. Cette mauvaise humeur est souvent le fait de notre ignorance touchant la consultation de cet instrument. C'est du baromètre à mercure que nous parlons ici, le plus répandu dans les ménages.

Les descentes de mercure n'annoncent pas toujours de la pluie, mais du vent. Le mercure descend plus ou moins suivant la nature des vents ; le mercure baisse moins lorsque le vent est nord, nord-est et est que pendant tout autre vent.

Lorsqu'il y a deux vents en même temps : l'un près de terre, l'autre dans les régions supérieures de l'atmosphère, si le vent le plus haut est nord et que le vent bas soit sud, il survient quelquefois de la pluie, quoique le baromètre soit alors très haut ; si, au contraire, c'est le vent du sud qui est le plus élevé et le vent du nord le plus bas, il ne pleuvra pas, quoique le baromètre soit très bas.

Pour peu que le mercure monte et continue à s'élever, après ou pendant une pluie abondante et longue, il y aura du beau temps.

Le mercure qui descend beaucoup, mais avec lenteur, indique continuation de temps mauvais ou inconstant ; quand il monte beaucoup et lentement, il présage la continuation du beau temps.

Le mercure qui monte beaucoup et avec promptitude annonce que le beau temps sera de courte durée ; quand il descend beaucoup et promptement, c'est une indication pareille pour le mauvais temps.

Quand le mercure reste peu de temps au variable, il ne fait ni beau, ni mauvais, mais alors, pour peu que le mercure descende, il nous annonce de la pluie ou du vent ; si, au contraire,

Gérard, qui ne peut soutenir cette impétuosité, recule en poussant des cris de fureur : prêt à succomber, il parvient à la place qu'il a d'abord arrosée de son sang ; et là, le désespoir ou le remords lui rendant les visions funestes qui l'ont tourmenté si souvent. « Que vois-je ? s'écrie-t-il avec l'accent de l'effroi : c'est elle-même.... C'est Catherine... »

Ce cri... ce nom... mille souvenirs troublent à la fois le héros ; il fait un faux pas, son pied glisse sur l'endroit où le sang de Gérard a rougi l'arène. Forcé par cet accident d'écartier un peu l'écu qui protège sa tête, Othon se découvre... et le coup mortel, parti d'une main mal assurée, est frappé avec une telle rapidité, que l'œil ne peut discerner s'il suit ou s'il détermine la chute du chevalier.

Grandson tombe : son sang se confond avec celui de Gérard : il articule à peine quelques mots en expirant, entre lesquels le nom de Catherine est le seul qu'il soit possible de distinguer.

Aussitôt un murmure sourd se fait entendre parmi les spectateurs, et la consternation se peint sur tous les visages. Fidèle aux lois de la chevalerie, le héraut d'armes Chambéry, obtient à peine des trompettes quelques sons lugubres, pour annoncer la fin du combat. Un héros vient de succomber, victime de sa générosité : tous les cœurs sont pénétrés de tristesse, et l'on voit couler jusqu'aux larmes des partisans de son ennemi. Gérard lui-même épouvanté de son indigne victoire, enveloppé des

il monte, ne fût-ce que très peu, on a lieu d'espérer du beau temps.

Quand le mercure monte en hiver, cela annonce de la gelée. Descend-il un peu sensiblement, il y aura un dégel. Monte-t-il encore hors de la gelée, il neigera. C'est ordinairement le vent du nord qui, en hiver, fait monter le mercure ; il y aura donc du froid et, par conséquent, de la gelée. Le vent du sud, au contraire, le faisant descendre, amènera le dégel.

Dans un temps fort chaud, la descente du mercure prédit le tonnerre quand elle est considérable ; si elle est très petite, il y a encore du beau temps à espérer.

Ces quelques indications, basées sur de consciencieuses remarques scientifiques, seront utiles pour la consultation du baromètre à mercure.

Bonne affaire. — Une brave femme de la campagne avait, dans un encan, fait emplette d'un mauvais parapluie de coton, tout démantibulé.

— Mâ que volliâi-vo fère dê ci croûio parapliodze ? lui demande une voisine.

— Por on franc, n'è portant pas tcher ; et quand sara repêtassi, sara onco bal et bon pè la maison.

C'est un vrai poème !

ON nous plaisante toujours, nous autres Vaudois, sur notre accent. Peut-être bien notre façon de parler prête-t-elle plus ou moins à la plaisanterie. Mais, bast ! notre accent en vaut bien un autre. Il est même des gens qui lui trouvent un charme tout particulier, dans les bouches féminines spécialement.

Au cours d'une relation qu'il donne d'un séjour de trois mois à Villeneuve, M. W. D. Howells, l'un des écrivains les plus goûtés de l'excellente revue américaine *Harpers new Monthly Magazine*, trouve délicieuse la façon des Vaudoises de parler le français.

M. Howells introduit sa remarque sur ce sujet à propos d'une conversation qu'il entendait et qui avait lieu entre sa maîtresse de pension et une autre personne. Ces deux dames, pour autant que l'auteur a pu le saisir, s'entretenaient de la dureté des temps et de la pluie incessante.

« Elles parlaient, écrit M. Howells, — la traduction est textuelle, — avec ces voix suisses qui sont bien les plus douces et les plus délicatement modulées qui soient au monde, soit

horreurs du crime et de la mort, erre d'un pas chancelant sur le champ de bataille, et tombe enfin entre les bras de ses écuyers, qui sont accourus près de lui.

Cependant la jeune et charmante comtesse, pâle, et les yeux remplis de larmes, dit en grand émoi, au comte son mari.

« Certes, monseigneur, onc ne vous ai demandé chose que ce soit jusques à ce jour, et ne refuserai ma requête. Ordonnés que le corps de Monseigneur de Grandson soit rendu à ses amis et serviteurs, pour en user à son droit, ainsi que bon leur semblera. Ne sera touché de main ville et basse, ne flétri d'aucuns déshonneurs en vos Etats, le corps de tant noble et fameux chevalier, nourri du propre sang de Savoie, lequel fut de son vivant, frère-d'armes de mon Seigneur et pere ; voirement aussi chevalier de Madame ma mere ; et vous donna leur filie pour femme, en face d'Eglise. »

— Chiere et noble amie, répondit Monsieur de Savoie, à Dieu ne plaise que demande si juste vous soit refusée. A bon droit vous appartient le corps du chevalier de Madame de Bourgogne ; et pouvez en faire don à Messire Guillaume de Grandson, mon cousin, pour qu'il en use à sa volonté. Bien est-il notoire à chacun, que plus brave, ne plus loyal chevalier, onc ne fut au monde. Mal lui en a pris de se mesurer à d'autres qu'à gens de sa sorte. Biens et vie lui en

qu'elles viennent du gosier d'une paysanne, soit qu'elles procèdent des lèvres d'une dame. Une transaction d'œufs ou de beurre au marché devient dans la bouche des Suissesses aussi mélodieuse qu'un poème chanté. En me les rappelant depuis, alors que j'étais en contact avec des Italiennes, j'ai trouvé que les voix de ces dernières m'angoissaient en comparaison. »

Entre autres caractéristiques des Vaudois tels qu'il les voit, M. Howells cite ce qu'il appelle la physionomie républicaine qui, écrit-il, est très fréquente à Villeneuve.

C'est pour le 11. — La date de réouverture du Kursaal-Variétés de Bel-Air a été fixée au 11 septembre. A chaque représentation, un petit lever de rideau, quatre ou cinq bonnes attractions, puis, pour terminer, deux kilomètres de vues diverses du Cinéma-Pathé.

M. Tapie a engagé de nombreux numéros nouveaux ; il nous donnera en outre occasion d'applaudir, parmi les anciens, ceux qui eurent le plus grand succès.

Les lundis et vendredis, au cinématographe, programme nouveau ; les mardis, jeudis et samedis, débuts d'attractions ; les mercredis, pièce nouvelle ; ce soir-là, il sera défendu de fumer.

Il y aura ainsi chaque jour une nouveauté, et cela durant toute la saison. Un tel programme doit assurer une fréquentation régulière du public, ou nous n'y comprenons rien.

Le capital de l'ouvrier

c'est sa santé. Et pourtant on pêche souvent contre cette dernière par l'emploi d'aliments douteux. Les poisons que l'on absorbe sous forme d'aliments, tels que l'alcool, le café, le thé, etc., sont toujours consommés en trop grande quantité et s'ils n'ébranlent pas immédiatement notre système nerveux, ils agissent comme un poison lent et nous rendent malades de corps et d'esprit. Que chacun essaie une fois de remplacer le café nuisible par le café de malt de Kathreiner et il sera surpris de son action agréable et salubre.

Pour s'y habituer, que l'on prenne un mélange contenant un tiers de café et deux tiers de café de malt de Kathreiner pour passer ensuite peu à peu au café de malt.



Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guillould-Hoccaru
AMI FATIO, successeur

coute-t-il, et voirement tout, sauf pourtant l'honneur.

« Monsieur, mon fils, dit la régente, Dieu l'a permis... la leçon est bonne pour tous les braves ; un homme sage ne doit se prendre à un insensé. »

Ayant obtenu ce qu'elle demandait, la jeune comtesse fit appeler Messire Guillaume et lui fit don du corps de son frère ; de quoi il rendit grâce à la noble dame. Aussitôt le fidèle Mielwil rattacha le casque avec soin, en baignant de ses larmes le visage de son bon maître : il plaça l'écu sur sa cuisse gauche, et remit l'épée en son fourreau. Après quoi, les chevaliers et gentilhommes qui avoient accompagné Grandson à la Lice, se rangèrent autour de lui ; et l'ayant ainsi gardé jusqu'au coucher du soleil, ils l'emportèrent en son logis sitôt qu'il fut nuit.

Dès que le corps du vaincu eut été levé du champ de bataille, les cérémonies prescrites par l'antique usage, furent pratiquées sur un mannequin.

Cependant loin de courir à la place des lices pour s'y repaître de ce spectacle, le peuple se porta tumultueusement autour du logis de Gérard pour lui reprocher à grands cris l'abus qu'il avoit fait de la générosité de son adversaire. Mais l'état où sa blessure, ainsi que son délire, l'avoit réduit, ne lui permit ni de jouir du triomphe que les loix de ces sortes de combats accordoient au vainqueur, ni d'entendre les outrages de la populace.

(La fin samedi.)